

Collection « Jadis »
No 144

David des Ordons

AVENTURES DE PIERROTON MARECHAUX

Edition définitive

Editions Le Pèlerin
2004

Introduction

Voici, réédité pour la troisième ou quatrième fois par les Editions le Pèlerin, qui en auront ainsi presque fait leur cheval de bataille, le chef- d'œuvre incontesté de David des Orçons, l'aventure mythique de son sympathique héros, Pierroton Maréchaux.

Quel texte ! Toute l'ambiance passée de la Vallée y est. C'est ce qu'on appelle le bon vieux temps, quand les loups rôdent encore proches des maisons et que leurs cris, la nuit effraient. Alors on est bien dans sa chambre et dans son lit, et l'on est heureux d'avoir des barreaux de fer à ses fenêtres du bas.

Renaît ainsi, par la grâce d'une plume extraordinaire, l'essence même de nos anciens siècles. C'est un retour dans le temps que l'on accomplit, et celui-ci se fait dans un endroit de la Vallée qui nous tient particulièrement à cœur, le Bas-du-Chenit. Le Bas-du-Chenit attachant et lui aussi mythique. Et comme son nom sonne bien, et comme il est beau, et combien son histoire, menée dans le détail devrait être intéressante, qui hélas, ne sera peut-être jamais faite.

David des Orçons, de son vrai nom Paul-Auguste Golay, non seulement avait la parfaite maîtrise du patois de la Vallée, mais en plus il excellait en français, écrivant un peu à la manière du XVIII^e siècle, en maître prosateur pour lequel la composition d'une phrase et même d'un texte entier, ne saurait révéler aucune difficulté tant l'on est à l'aise. Ainsi le français fut véritablement la langue de Paul-Auguste Golay, quand bien même il fut l'un des derniers vrais connaisseurs de notre patois. Et qu'avec le français, presque aussi bien qu'avec le vieux langage, il fut capable d'exprimer les faits et gestes de ses concitoyens des temps anciens. Quelle ambiance !

Ce texte, à n'en pas douter, méritait une nouvelle édition. Ces pages parues autrefois, en 1935, dans la FAVJ, ont donc été entièrement retapées afin de vous offrir une calligraphie digne du contenu.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons pu poser dans nos éditions successives quant au texte de David des Orçons. Simplement voudrions-nous dire qu'il n'est plus possible de situer avec exactitude le chalet où Pierroton fut retenu durant dix jours par le berger Cyrille. Le chalet Mayet, il est à présumer, depuis longtemps, a fermé ses portes pour ne jamais les rouvrir ! Cependant quelques détails permettront de s'en approcher : passez au chalet de Mésery, traversez les Grands Crêts, empruntez le Chemin à charbon et enfin coupez la frontière en direction du nord. Ce sera dans le coin. Mais surtout, pareil en cela au héros légendaire de cette mémorable aventure, ne vous y perdez pas !

Les Charbonnières, en mai 2003 :

Notes sur la famille Maréchaux

La famille Maréchaux, éteinte aujourd'hui à la Vallée, est au nombre des plus anciennes qui aient habité notre pays. De ses armoiries – un marteau dressé en pal sur fond d'argent – on peut induire qu'elle tire son nom du métier de maréchal que ses membres, autrefois, pratiquèrent de préférence, tel Anthoine Maréchaux qui habitait au Haut- du - Sentier. L'un de ses frères s'était fixé dès 1600 environ au Bas-du-Chenit et vers la fin du XVIIIème siècle on retrouve ses derniers descendants à la combe du Moussillon.

C'est dans cet agreste hameau que fut conservé longtemps un carnet laissé par l'un d'eux, Pierre Maréchaux, et c'est ce carnet que nous essayons aujourd'hui de transcrire tout en le complétant et en modifiant un peu sa forme très primitive et en partie inintelligible pour les non initiés.

AVENTURES DE PIERROTON MARECHAUX

par DAVID DES ORDONS

Mes plus vieux souvenirs me reportent au temps où j'habitais au Bas-du-Chenit, chez mon oncle Abram Reymond, dans sa vieille maison qui s'adossait à la Côte et que le feu a détruite plus tard, avec celle de Christofle Golay, son voisin. Le grand chemin de Praz- Rodet passait devant, la rivière coulait au-dessous. Entre les deux, à mi-distance était la fontaine qui se trouvait bien à cent pas et plus de notre habitation.

- Pourquoi est-elle si loin ? demandais-je à l'oncle Abram ?

- Parce que, disait-il, les maisons étaient autrefois bâties beaucoup plus bas. Elles étaient petites et peu commodes et l'Orbe les ayant une fois inondées, on les abandonna pour se mettre plus à l'aise et à l'abri des grandes eaux.

J'avais bien garde de mettre en doute la version de l'oncle Abram, mais j'observai cependant plus tard que la source jaillissant en dessous du chemin, il eût été bien malaisé de faire couler la fontaine en-dessus.

La maison était basse et noire, le toit du côté de la Côte avait été prolongé jusqu'au sol, formant un réduit qui servait de remise. Je ne m'y aventurais pas sans frayeur, car c'était pour moi le séjour des *petoûs*, bêtes mystérieuses que je me représentais m'épiant dès que j'y mettais les pieds, cachées dans les régions obscures où reposaient un ancien *béluyiaî*, depuis longtemps remplacé par un vrai char à foin et la vieille *arie*, au soc de bois que l'oncle Abram s'obstinait à conserver bien que depuis longtemps l'on se servit, pour les labours, de la belle charrue neuve de Monsieur d'Aubonne que nous prêtait son fermier du Plânoz. Nous avions un bon domaine, quinze poses environ, moitié champs et prés, de

quoi nourrir tout l'hiver six bonnes vaches et des suivants. L'été, on les mettait sur la *Pièce* qui commençait derrière la maison et finissait très loin, là-bas, près du Risoud.

Donc, j'habitais chez mon oncle, car ma mère mourut à ma naissance et mon père, dont je me souviens à peine, la suivit quatre ans plus tard, emporté par la petite vérole en même temps que ma grande sœur.

Mon autre sœur, qui s'appelait Louison, était à maître chez Monsieur le Conseiller Rochat du Brassus, et j'avais un grand frère Siméon qui était soldat en Hollande et qui n'est jamais revenu.

Mon oncle avait alors 60 ans environ de même que sa femme, ma tante Marion. Il y avait une autre tante appelée Fanchette. C'était la sœur de l'oncle Abram, mais elle paraissait plus vieille et je crois qu'elle commençait à radoter légèrement.

La moitié de ses impressions se traduisaient par le même vocable : *Vaï, oui !* Elle passait son temps à repétasser nos hardes en récitant des psaumes qu'elle entrecoupait de paroles profanes, comme par exemple ceci :

O mon Dieu, mon sauveû
Ta céleste faveû
Fut toujours mon partage
Vaï, oui !
Empouaison dé tsat
Vesâ cé scêlerat
¹Que monté su la trâblia 1.

Elle embrouillait aussi le temps et les saisons en raison de quoi on l'entendait s'écrier à la vue d'une immense menée que la bise formait près de la maison :

- Vaï oui ! Hêlâ ! Coumait veû-t-on fêré po eingrandjé ?²

Je n'ai jamais revu, dans toute ma carrière, une aussi bonne femme que ma tante Marion. C'est elle qui m'a soigné et même un peu gâté jusqu'à sa mort qui, malheureusement, survint alors que j'avais quatorze ans. Affectueuse, active, point médisante, elle remplissait la maison de sa bonne humeur et c'est dans ce milieu réconfortant que j'ai passé les plus belles années de ma vie.

Si j'ai acquis un peu de savoir et quelques bons principes, c'est bien à elle que je le dois, car l'école ne se faisait qu'en hiver et la boutique de Jean Lecoultre qui, pour lors, la tenait au Bas-du-Chenit, était assez loin de chez nous. On y allait le matin environ les huit heures et on y restait jusqu'à midi. Le régent était

1 Poison de chat
Voyez ce scélérat
Qui monte sur la table

² Comment veut-on faire pour engranger.

en même temps *messeiller* et tourneur sur bois. Il occupait avec ses outils l'un des coins du *poêle*, près de la fenêtre. Dans l'autre coin il y avait un pont où était installé un vieux cordonnier. Ce cordonnier était passablement sourd. Il toussait, grognait et monologuait tour à tour en tapant sa semelle.

C'est au milieu de ces bruits divers que nous répétions les psaumes, le *catechime*, ou la *palette*, (l'alphabet) et que nous nous exercions à l'écriture. Nous étions assis sur des bancs rudimentaires, sans dossier ni pupitre. Nous écrivions sur nos genoux où était posée une planchette qui supportait notre cahier. Encore seuls les garçons étaient-ils initiés à ces mystères. Quant aux filles, on ne jugeait pas dans ce temps que l'écriture pût leur être utile. Elles manquaient souvent sans qu'on leur en fit des reproches, car on les habituaient de bonne heure aux travaux de la maison.

J'aimais beaucoup l'école qui me rapprochait des autres enfants dont la société me manquait chez mon oncle. Je n'avais pourtant pas un très bon souvenir de mes premiers contacts avec eux, car il me fallut recevoir et rendre aussi plus d'un coup avant que d'acquérir la considération que me valut avec le temps la dureté de mes petits poings et mon surnom de *Rollie-dur*.

J'avais encore à défendre notre petit voisin Danion chez Christofle qui, bien que de mon âge, était moins vigoureux, et sa sœur Nanette qui avait de si beaux yeux bleus et pas trace de malice.

Au contraire de beaucoup d'enfants, j'étais toujours chaudement vêtu. Une bonne culotte de milaine avec une petite casaque, des bas de ratine bien serrés sur de bons souliers de cuir, un grand bonnet de laine, tricoté par la tante Fanchette que je tirais sur mes oreilles le matin quand le froid piquait et nous pinçait le nez.

Mon ami Danion était moins favorisé. Son bonnet était en coton et troué par endroits. Il n'avait point de bas, mais seulement un peu de paille dans ses socques. Quant à la petite Nanette, sa vêtue se réduisait à une petite jupe de drap fixée par trois boutons à une taille de même étoffe, des bas de coton tricotés, attachés sous les genoux avec de la ficelle et des souliers usés d'abord par Danion et dans lesquels ses pieds se perdaient. Ni jupon, ni culotte, naturellement on n'en parlait pas dans ce temps-là, et sur sa tête un petit *fanchon* pas beaucoup plus large qu'une corde. Les filles, d'ailleurs, étaient plus dures que les garçons, accoutumées qu'elles étaient à cette mode déraisonnable.

Un matin d'hiver, après une longue série de grands froids, je fus réveillé par le bruit bien connu de la pluie qui tombait à verse. Je ne fis qu'un saut jusqu'à la fenêtre et alors un spectacle tout nouveau pour moi s'offrit à ma vue.

L'Orbe était devenue large comme un lac et remplissait tout le fond de la Vallée. Alors je vis comme deux grands poissons qui paraissaient nager en suivant le milieu du courant. J'enfilai ma culotte et me précipitai dehors pour mieux voir cette chose extraordinaire. Dans ma hâte, je me croquai à l'oncle Abram qui revenait de l'écurie.

- Pierroton, me dit-il, tu n'iras pas à l'école

aujourd'hui, l'eau vient d'emporter le pont du Bas-du-Chenit.

Danion était déjà dehors, avec sa sœur Nanette et d'autres enfants tout joyeux de voir coupé, pour bien des jours, le chemin de l'école. Au loin, les deux poutres maîtresses que j'avais prises pour des poissons, continuaient leur voyage dans la direction du lac. La pluie tombait toujours à torrents. Je fis entrer Danion et sa sœur pour les mettre à l'abri, pendant que la tante Fanchette, embrouillant une fois de plus les affaires, nous accueillait par ses exhortations.

- Hêlâ ! mé bon pitit, fô adé bin anmâ lou bon Dieu et lou prayié po ouna mi dé plliodze. Vaî, oui.³

Quand la pluie cessa la neige avait presque disparu. La rivière baissa rapidement et l'on établit bientôt une passerelle qui permit aux enfants de notre rive de reprendre le chemin de l'école.

C'est, je crois bien, dans cette même année que je vis pour la première fois *le loup* ! Le loup, bête redoutable des bois et de la nuit, sujet de tant de contes entendus à la veillée, implacable ennemi des petits enfants !

C'était au commencement des fenaisons. Le foin que l'on venait de tourner séchait au bon soleil et, en attendant de le mettre en *chirons*, nous étions montés avec Danion et la Nanette sur la Côte pour nous régaler de fraises.

Arrivés sur la crête, Danion, qui était le premier, se baissa tout à coup et me dit :

- Regarde-voî cette bête !

Entre deux troncs, collé contre un vieux mur, un animal couché en rond paraissait dormir. Il était d'un jaune fauve et nous le prîmes d'abord pour un de ces chiens que les Bourguignons amènent avec eux à travers le Risoud. Voyant qu'il ne bougeait pas, nous nous enhardîmes à avancer un peu et, comme nous étions pieds nus, nous ne fûmes bientôt plus qu'à quelques pas de la bête qui se leva soudain en s'allongeant et faisant le gros dos. Elle ouvrait en même temps une gueule énorme et nous sentîmes l'affreuse odeur qui se dégageait de son corps. Mais c'est surtout le regard faux et cruel qu'elle nous lança qui finit de nous effrayer.

Notre seule pensée en ce moment fut de nous enfuir loin de cette horrible vision et nous nous lançâmes, Danion et moi, et sans plus songer à Nanette, à corps perdu sur la pente que nous venions de gravir.

Mais arrivés à la lisière de la forêt, comme Danion était à quelques toises en arrière, il s'arrêta et se mit à crier :

- Pierroton, Pierroton !... Et Nanette ?

Alors une frayeur plus grande que celle qui nous avait fait descendre la côte nous la fit remonter pour nous porter au secours de Nanette. Je me suis bien des fois remémoré cette aventure, sans pouvoir pourtant démêler la part de courage et de peur qui, à la seule pensée de Nanette, nous faisait retourner vers l'horrible chose qui nous avait mis en fuite.

³ Hélas, mes bons petits, il faut toujours bien aimer le bon dieu et le prier pour un peu de pluie.

J'avais un bon couteau que mon oncle Abram m'avait donné. Danion prit un *daison* bien sec sur le bord du sentier et nous marchâmes, tremblants mais résolus, à la rencontre du danger.

Danion, pleurant toujours, courait le premier mais bientôt il s'arrêta, car une voix plaintive et désolée s'entendait dans le bois : « Danion ! attends-moi ! » C'était la pauvre Nanette qui, n'ayant pas vu la bête et ignorant la cause de notre fuite, avait cependant pris peur de nous voir détalier et passer tout près d'elle sans la voir. Elle s'était mise à nous suivre et elle nous rejoignit bientôt.

Alors, débarrassés de notre plus gros souci, nous fûmes repris par la peur de la bête et, prenant Nanette chacun par une main, nous courûmes à toute vitesse jusqu'à la maison.

L'oncle Abram crut d'abord que nous disions des gandoises. Puis je vis bien ensuite que certaines choses que j'avais dites à propos de cette bête le faisaient réfléchir, car il me les faisait répéter.

Le soir, il passa un fruitier de Mésery qui dit qu'un veau avait été mangé la nuit d'avant sur cette montagne.

J'appris alors que la bête jaune était un loup, et que sans le veau de Mésery qu'il était en train de digérer, notre aventure aurait peut-être fini différemment.

Nous fûmes félicités d'avoir rebroussé chemin pour secourir Nanette, bien que j'aie toujours été persuadé que si nous avions su à quelle bête nous avions eu affaire, notre conduite eût été moins vaillante.

Telle fût ma première rencontre avec le loup, le plus grand ennemi des gens de la montagne. Je l'ai revu depuis plusieurs fois dans ma vie. J'ai plus souvent encore vu les restes sanglants de ses victimes gisant dans quelque coin retiré de nos pâturages.

Je le vis même une fois, étant déjà grand garçon, à quelques pas de moi. C'était en hiver, il faisait presque nuit et j'étais occupé près de la fenêtre à repasser mon catéchisme, lorsque en levant les yeux je vis le loup qui me regardait, bien campé sur ses pattes, à une toise au plus de la maison. Mais cette fois il y avait une fenêtre entre nous deux avec de bons barreaux de fer, et quoique je n'eusse aucun doute sur son état-civil, l'impression que me causa cette seconde rencontre avec le loup, après le premier moment de surprise, ne fut que celle d'une ardente curiosité.

Revêtu de son poil d'hiver, il me parut bien plus beau que la bête de la Côte et quand, en quelques sauts, il s'éloigna enfin, je pus admirer la force et la souplesse qu'il déployait dans ses mouvements.

Quelle belle bête, me pensais-je, et que c'est dommage qu'elle ne puisse vivre sans faire du mal !

Car leur vie n'est qu'un continuel carnage. Depuis les petits oiseaux qu'ils surprennent dans les buissons, jusqu'aux vaches qu'ils attaquent la nuit dans les combes de la montagne, tout leur est bon pour assouvir leur faim perpétuelle. Pendant les nuits d'hiver ils venaient hurler dans la Côte, se répondant avec d'autres loups qui hantaient l'autre versant. Je les entendais de mon lit et alors le

sommeil me fuyait. Mon imagination me les montrait parcourant les grands bois, faisant claquer leurs terribles mâchoires et il me semblait voir, dans l'ombre, leurs yeux briller sinistrement.

Presque chaque jour, en allant à l'école, je pouvais voir les traces qu'ils laissaient sur la neige en allant boire à la rivière.

Au premier printemps, quand les rives de l'Orbe étaient libres de neige, alors que la montagne en était encore couverte, ils venaient sur ses bords et grattaient la terre pour y prendre des vers.

Un soir que je revenais du Brassus avec mon oncle Abram, nous en vîmes un qui paraissait si occupé à ce travail qu'il ne tourna pas même la tête quand nous passâmes pas très loin de lui.

Malgré la présence de l'oncle, ce spectacle me causa une légère *grulette*. Ce que voyant, il me dit :

- N'aie pas peur, mon *valet*⁴, ils aiment tant les vers que quand ils en trouvent, ils ne pensent à rien d'autre. Nous rentrâmes en effet à la maison sans avoir été inquiétés.

Une recommandation que l'on faisait toujours à la jeunesse, c'était, quand on entendait le loup, de ne jamais l'imiter, car leur nature les pousse à se rassembler et l'on court ainsi le risque de les attirer après soi.

C'est ce qui arriva, il n'y a pas très longtemps, à un garçon de Derrière-la-Côte qui, par une nuit d'hiver, s'en revenait du Sentier. Pendant qu'il gravissait la côte, des hurlement montaient du fond de la Vallée.

- Ils sont dans la sagne du Sentier, se disait le garçon, ils n'en veulent pas sortir.

Alors, quand il eut dépassé le hameau des Aubert, se sentant plus près de la maison, il se mit à hurler aussi par manière de passe-temps. Mal lui en prit, car il ne se passa pas cinq minutes qu'un grognement le fit se retourner ! Il avait deux loups à ses trousses et l'on ne sait ce qu'il serait advenu s'il n'était arrivé alors tout près de sa maison. Seulement la porte en était *cotée*. Il dut attendre que son père vint tirer le verrou et c'est alors qu'il passa un bien mauvais moment entre une porte qui ne s'ouvrait pas et deux loups affamés dont les yeux luisaient dans la nuit.

J'avais atteint ma douzième année lorsque j'eus ma grande aventure, celle qui me força pour la première fois à mettre en jeu la résistance de mon corps et les ressources de ma volonté naissante.

Il y avait dans ce temps un certain Domaine Renaud qui vivait avec sa famille dans une maison de bois qu'il avait construite au bas de la Côte-au-Maître.

Il y restait pendant l'hiver seulement, car au printemps il montait avec sa famille dans les joux où il charbonnait tout l'été pour les forges du Brassus.

Je connaissais ses enfants, l'aîné surtout, nommé Jean, qui venait avec moi à l'école. Il était grand et fort et d'un bon caractère, aussi c'était avec grand plaisir

⁴ Mon fils, terme affectueux.

que nous nous retrouvions à chaque automne, car sa famille redescendait en même temps que les troupeaux, à la St-Denis.

Il avait maintes choses jolies à me raconter, depuis les bouvreuils qu'il attrapait au nid et qu'il finissait d'élever jusqu'au jeune chevreuil qui s'était rompu la jambe dans une étroite *laizine* et qui, après avoir été guéri par eux, se tint dans leur voisinage durant le reste de l'été.

J'avais visité une fois leur chantier en revenant du Risoud avec mon oncle Abram. Il se trouvait au haut des Grands-Crêts et j'en connaissais le chemin.

Aussi ce fut avec joie que j'entrevis l'espoir de revoir Jean Renaud à la faveur d'une circonstance fortuite.

Un forgeron du Brassus avait déposé chez notre voisin le forestier Daniel Lecoultre une hache que celui-ci devait remettre à Domaine Renaud lors de sa prochaine tournée forestière.

Mais entre-temps il s'était blessé au pied avec sa faux, ce qui fit qu'un matin je le vis assis sur le banc de notre *neveau*, avec un pied dans une babouche et s'appuyant d'un bâton.

- Voilà, disait-il, et je venais voir si votre Pierroton pourrait peut-être leur porter cette hache, car elle leur fait grand besoin.

- Je ne sais pas, disait l'oncle Abram, il n'y a passé qu'une fois. Et puis il est encore bien petit.

- Mais que non ! m'écriai-je, je connais le chemin, donnez-la moi seulement, Daniel, et j'irai la porter.

Et voilà comment, vers les dix heures du matin, avec un bon morceau de pain noir dans mon petit sac de toile, je montais allègrement la Côte de Praz-Rodet.

Il faisait beau temps, on était en pleine fenaïson. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, j'étais pleinement heureux.

Après avoir gravi la première pente, j'arrivai dans les plans et les combes dont la succession forme la montagne de Mésery. Je vis bientôt le chalet et les vaches disséminées alentour. Mais je craignais le taureau que l'on disait méchant. Aussi, me tirant sur la droite, j'évitai le grand plan, longeant la lisière du bois pour n'avoir à traverser à découvert que l'étroite Combe des Puits.

Puis je retrouvai, en arrière du chalet, le chemin rudimentaire qui traversait les Grands-Crêts.

- C'est ici, Pierroton, me dis-je, qu'il faut faire attention, car à mesure que l'on montait, le chemin devenait de plus en plus mauvais et arrivé dans le haut, il fallait prendre, à gauche, pas même un sentier, mais une simple piste qui, en serpentant dans le bois conduisait à la charbonnière des renaud.

Je m'étais habitué à aller seul dans les bois depuis que l'on m'avait chargé de porter chaque semaine, dans mon sac de toile, un pain de six livres à notre fruitier de Derrière les Grand'Roches. Mais cependant, à me sentir si loin du

logis, dans cette immense solitude, je ressentais une pointe d'émotion, qui me serrait un peu le souffle dans cette dernière partie du voyage.

Il y avait une heure et demie environ que j'étais parti de la maison lorsque je débouchai sur un replat complètement déboisé d'où je vis, avec un soupir de contentement, fumer la charbonnière des Renaud. J'entendis bientôt la hache frapper sur le bois. Il n'y avait plus qu'à redescendre un peu sous la futaie et je fus bientôt au milieu du chantier.

L'un des fourneaux était allumé et brûlait depuis quelques jours. Une autre meule était en préparation. Je vis auprès du fourneau la Renaude qui le surveillait, ayant auprès d'elle ses deux filles et sur les bras le petit Toinon qui ne marchait pas encore.

Elle m'embrassa, bien contente de me voir si vaillant et me montra l'endroit où Jean travaillait avec son père. Je les rejoignis bientôt avec la hache que le père Renaud examina avec satisfaction. Dans ma joie de retrouver Jean, je le pris par le cou mais, quoiqu'il se montrât bien content, il me semblait qu'il ne répondait pas selon mon idée à mes effusions. C'est qu'il travaillait déjà comme un petit homme et n'avait plus le temps d'élever des bouvreuils. Après que nous eûmes parlé un moment, il reprit son travail qui consistait à lier en fagots les tisons que son père débitait avec une scie et à les porter auprès de la meule en construction.

Je fus invité à partager le repas de la famille que nous prîmes en plein air, à l'ombre des grands sapins. Ce repas se composait d'une soupe épaisse faite avec de l'eau, du lait et de la farine d'avoine. On nous donna à chacun un boulon de tourte, fait avec la même farine, dont on mettait tremper les morceaux dans la soupe. Jamais le *bret-noir* – ainsi nommait-on cette soupe – ne me parut si savoureux que dans cette clairière, au milieu de ces bois, près de mon ami Jean Renaud. Puis je visitai la hutte où ils dormaient et s'abritaient en temps de pluie. Elle n'était pas grande, mais bien recouverte de gazon et garnie de mousse dans tous ses joints. Je vis aussi le four, fait de plaques de molasse, où l'on mettait cuire les boulons après l'avoir bien chauffé avec du charbon.

Ils avaient aussi fait un couvert avec des écorces de sapin pour recueillir la pluie qui s'écoulait dans une auge formée d'un tronc d'arbre creusé.

Après m'avoir montré tout cela, Jean Renaud se remit au travail et je voulus m'aider aussi à porter les fagots. On me donna une corde et j'y allai de bon courage. Mes fagots n'étaient pas si gros que ceux de Jean, mais, cependant, après un grand nombre de voyages, je vis à mon contentement que le tas, près de la meule, s'était accru passablement.

Je prenais tant de plaisir à travailler avec mon grand ami que j'avais un peu perdu la notion du temps, lorsque la Renaude me dit :

- Dis, Pierroton, il faudrait peut-être repartir, car, à voir le soleil, il doit être près de quatre heures.
- Quatre heures ! répondis-je, oui, bien sûr, il faut vite que je me *rentourne*.

Et c'est alors que commença mon infortune. A force d'aller et venir dans la clairière des Renaud, il s'était fait en moi, sans que je m'en rende compte, une confusion sur sa position véritable. Ce qui fit qu'étant entré par l'un des bouts, j'en ressortis par l'autre, si bien qu'en arrivant sur le plateau déboisé qui formait la cime des Grands-Crêts, je ne le vis plus tout à fait comme lors de mon arrivée.

Jean Renaud m'y avait accompagné et il me montra de loin l'endroit où je devais reprendre le sentier. Je suivis ses instructions, quoiqu'un sentiment d'insécurité commençât à me gagner. Je trouvai le sentier et le suivis jusqu'à l'endroit où il rejoignait le chemin. J'étais, à ce moment déjà, complètement désorienté et c'est ce qui fit que sans aucune hésitation j'embouchai le chemin à rebours.

Dieu, quand il fit l'homme à son image, lui avait donné un sixième sens, celui de la direction. Mais l'homme perdit par la suite cette faculté, ce n'est guère que son souvenir qui subsiste encore en nous et c'est ce résidu que le patois désigne sous le nom de *senède*.

Ce fut donc ma *senède* qui fut mise en défaut et qui me fit descendre du côté du Risoud alors que je croyais bien être de celui de Mésery.

Je suivis ce chemin sans encombre et je débouchai bientôt dans une combe sauvage. Un chalet, qui m'était inconnu, en occupait le milieu. Je m'en approchai, mais la porte en était close.

- Quel peut être ce chalet ? me demandai-je.

C'est sans doute celui de la Combette que je n'ai jamais vu, mais qui doit être certainement de ces côtés.

Un chemin forestier passait auprès. Alors, toujours sous l'influence de ma funeste erreur, je m'acheminai d'un bon pas sur le Chemin à charbon.

Je le suivis pendant longtemps. Les replats succédaient aux montées, celles-ci aux replats et toujours le chemin filait entre deux rangées de sapin. Pourtant, j'étais certain de le voir bientôt s'abaisser et plonger dans la descente de la Côte de Pra-Rodet.

Je continuai donc à marcher, bien que le chemin montât de plus en plus. Bientôt il se sépare en plusieurs branches, marquées à peine par de vieilles ornières.

Je pris celle du milieu, pensant que c'était la meilleure. Elle me conduisit assez loin et finit par se perdre dans un dédale de fourrés, de *laizines*, et d'arbres tombés de vieillesse. Ceux qui étaient debout avaient de longues barbes grises qui augmentaient encore l'aspect lugubre de ce paysage. Et c'est à ce moment que j'eus le sentiment que je m'étais perdu.

Je ne saurais décrire l'angoisse qui alors s'empara de mon cœur d'enfant.

J'étais venu sans le savoir dans un pays inconnu et sans doute ignoré de mes parents et du reste du monde. Il ne me venait pas à la pensée que ce put être le Risoud. Non, le Risoud, n'était pas dans cette direction. Alors il y avait, pas très loin de nos demeures, un pays inconnu dont je n'avais jamais entendu parler, dans lequel je m'étais égaré et dont je ne sortirais sans doute jamais. J'essayai de

revenir sur mes pas, mais j'avais déjà quitté depuis quelque temps les dernières traces humaines et je ne pus les retrouver. Je ne voyais pas le soleil car la futaie me le cachait, mais ses rayons me paraissaient avoir une direction inusitée qui ajoutait à mon désarroi. Je marchai encore longtemps au hasard, étreint par une angoisse toujours plus grande, enfin brisé de fatigue, je m'affalai contre une vieille souche et, pleurant à gros sanglots, je m'abandonnai à mon désespoir.

J'étais perdu ! Jamais plus je ne reverrais notre maison, ni mes bons parents, ni Philippe, notre fruitier qui, sur la porte du chalet, m'accueillait d'un si bon sourire. Ni Jean Renaud non plus qui ne saurait jamais comment j'avais disparu. Et Danion, et Nanette, que diraient-ils ?

Peu à peu le soleil cessa de me réchauffer de ses rayons. Sa lumière devint moins claire, l'ombre s'étendait sur la forêt.

J'entendais au loin le cri d'un oiseau que je ne connaissais pas. Puis un son plaintif parvint à mes oreilles. C'était l'angélus qui sonnait à la Chapelle-des-Bois. Ce son paraissait descendre de la cime des arbres et remplir la forêt sans que je pusse dire de quel côté il était venu.

Un merle sortit d'un fourré et montra un instant la tache blanche de son collier. Puis un renard passa sa tête entre deux buissons et me fixa de ses yeux obliques et méchants. Il disparut presque aussitôt et sans faire aucun bruit, mais cette vision en fit lever en moi une autre, bien autrement horrible, celle de la bête jaune qui dormait sur la Côte, près du vieux mur.

Je ressentis alors une telle détresse que je fus près de défaillir. Je m'efforçais de chasser cette idée mais en vain. Elle seule occupait mon esprit, pendant qu'autour de moi s'épaississaient les ténèbres et qu'un vent lugubre faisait vibrer la forêt.

Cependant, peu à peu, les lois de la nature reprenaient leurs droits sur mon corps d'enfant. A la terrible vision en succédèrent d'autres qui appartenaient déjà au sommeil et je perdis bientôt tout sentiment.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Le soleil brillait, les grands sapins chantaient sous une faible bise. J'ouvris les yeux tout grands, étonné de me voir en ce lieu. Alors le souvenir me revint avec l'angoisse de ma solitude. J'étais pourtant moins effrayé car le décor dans lequel je m'éveillais m'eut, en toute autre circonstance, rempli de joie.

Aussi loin que je pouvais voir, les grands sapins dressaient leurs tiges élancées et une mousse épaisse et tendre tapissait le sol dans ses moindres replis.

Je sentis aussitôt la faim se réveiller en moi et je me souvins du *crochon* de pain que j'avais dans mon sac. Je pris mon couteau et m'en coupai une bonne tranche que je mangeai à belles dents. J'aurais sans doute pu tout dévorer, mais, inconsciemment, l'espoir de me tirer de là était rentré dans mon âme et dans cette perspective, j'en remis dans mon sac la plus grosse moitié.

Puis, en ayant passé les deux bretelles à mes épaules, je repartis à l'aventure dans l'espoir d'arriver, à force de persévérance, dans des lieux moins sauvages que ceux où je m'étais fourvoyé.

Les premières heures de marche ne firent pourtant que réveiller ma fatigue de la veille. Je commençais à être tourmenté par la soif et je mâchais des feuilles de fayard pour croire l'apaiser. Plus tard, je me retrouvai dans des bois moins serrés et je découvris même une espèce de petite *essertée* où je pus me régaler de fraises.

Cette rencontre ranima mon courage qui, devant mon insuccès, commençait à baisser. Malheureusement je marchais au hasard et tournais probablement sur moi-même. Je trouvai encore quelques fraises et je sentis de nouveau la faim. Je l'apaisai en prélevant une nouvelle tranche à mon *crochon* qui s'en trouva bien diminué.

Puis je me remis à marcher, mais avec moins de courage, car la peur de voir de nouveau le soleil baisser et la nuit envahir les bois commençait à m'étreindre.

Je fus repris du sentiment d'insécurité que me causait la position étrange du soleil qui me semblait donner à rebours.

La forêt reprenait autour de moi son apparence hostile. Les trous succédaient aux roches et aux arbres renversés. Je devais enjamber les uns, contourner ou passer par dessus les autres. Peu à peu la fatigue et la peur reprenaient possession de mon être.

Je m'assis au pied d'un sapin et me remis à pleurer doucement.

Oui, cette fois, c'était bien fini. Je ne sortirais jamais de cet enfer. Quand j'aurais mangé mon dernier morceau de pain, je me coucherais sur la mousse et je mourrais certainement de fatigue et de faim... C'est du fond de ce désespoir qu'un bruit familier vint me tirer brusquement.

Ce fut, à travers la forêt et du côté d'où venaient les rayons du soleil, le son bien connu d'une hache frappant à coups réguliers sur le bois.

- Un bûcheron, m'écriai-je ! et je me levai tout tremblant d'émotion.

Je n'étais sans doute pas loin de la Côte de Praz-Rodet ! Le bruit de la hache continuait, pas très loin. Oui, c'était bien de cette direction qu'il venait. Il n'y avait qu'à marcher dans ce sens et bientôt je le verrais, ce bûcheron, et il me montrerait le chemin de la maison !

Tout en monologuant ainsi, je me mis à courir. Peu à peu le bruit se rapprochait, les arbres devenaient moins serrés, puis j'arrivai devant un mur de clôture. L'autre côté n'offrait plus que des bouquets de bois. C'était certainement la lisière d'un pâturage.

Un chien se mit alors aboyer. J'étais peu habitué à ces animaux qui étaient à peu près inconnus chez nous. Aussi, à cette voix hostile, j'eus la tentation de battre en retraite. Mais la voix d'un homme se fit presque aussitôt entendre, dans un langage que je ne comprenais pas. M'étant encore un peu avancé, je le vis près d'un tas de bois coupé. Il regardait dans ma direction, averti sans doute de ma présence par les jappements de son chien.

Il le tenait pour le moment par le collier et me cria avec un fort accent bourguignon :

- Avance donc, garçon, et n'aie pas peur.

J'avançai donc assez résolument et le saluai.

Il comprit bien à mon accent d'où je venais, et alors il me demanda :

- Ben alors, qu'est-ce que tu viens foutimasser par là ?

- Je m'en retourne au Bas-du-Chenit !

- Tu t'en retournes au Chenit, dis-tu. Ah !

bien ma foué, tu n'en tiens guère le chemin !

- Alors, lui dis-je, il faudrait avoir la bonté de me le montrer, je me suis perdu depuis les Grands-Crêts et j'ai couché dans cette forêt. Alors je voudrais bien pouvoir me *rentourner* chez nous avant ce soir, parce que mes parents doivent être bien inquiets.

Je débitais cela en l'accompagnant de gestes qui montraient régulièrement l'occident pour l'orient et vice-versa et ce devait être bien comique, car je vis qu'il retenait une envie de rire.

- Oui, oui, je comprends. Manière de parler, mais je vois que tu t'es proprement enfermé.

- Alors, vous voulez bien me montrer le chemin ?

- Dis donc, mon garçon, tu crois peut-être qu'il est ici dessous, le Chenit. Ben, ma foué non. Et il faut bien trois heures d'ici pour y aller. Et puis, toi tout seul, tu n'y arriverais jamais, tu te perdrais de nouveau et cette foué, ce serait pour de bon. Alors voilà. Pour le moment je n'ai pas loisir de te reconduire là-bas. J'ai huit vaches à traire et garder et six cordes de bois à faire pour le Bois-d'Amont. Pour ce qui est de l'instant, nous allons au chalet, car c'est le moment de traire. Tu boiras un bon coup de lait et tu m'aideras à ramasser mes bêtes. Cà m'accorde bien, car, manière d'parler, j'ai ma sciatique qui me tire diablement ces jours-ci.

Tout en parlant, il s'était rapproché, tenant toujours le chien qui grondait. Il le fit me flairer un moment, ce que je ne vis pas sans frayeur. Alors le chien cessa de gronder, il leva sa tête vers son maître en agitant sa queue.

- Là, dit le berger, en lâchant le collier, vous êtes maintenant bons amis. Et la bête, en effet, ne me montra plus aucune aversion.

Bientôt nous fûmes au chalet. Il était petit et mal tenu, mais la certitude de ne pas passer une seconde nuit dans la forêt m'en fit trouver le séjour agréable.

Je bus d'abord une première écuelle de lait, puis, dans une seconde, je mis tremper le reste de mon pain que je mangeai de bon appétit. Après m'être bien restauré, je suivis mon hôte sur le pâturage et lui aidai de mon mieux à rassembler les vaches. A ma façon de m'y prendre pour les conduire et les attacher, il vit bien vite que j'en avais l'habitude et il en montra du contentement.

Il me fit voir ensuite la couche qu'il me destinait. Elle était sur un *soleret* placé directement sous le toit de l'étable et on y montait par une grossière échelle. Quant à lui, il couchait dans le fond de la cuisine.

Mis en confiance, je me hasardai à lui poser quelques questions auxquelles il ne me répondit qu'en partie. Je pus cependant savoir que mon lit avait été précédemment occupé par un petit *bovairon* qu'il avait amené avec lui de Bourgogne. Mais il était tombé malade et ses parents l'avaient repris.

Ce détail ne me frappa pas au moment même. Ce fut seulement les jours suivants qu'il me fit deviner peu à peu le plan que mon arrivée fortuite avait inspiré au berger.

C'était tout simplement de me garder avec lui pour remplacer le *bovairon*. Il suffisait pour cela d'entretenir l'erreur dans laquelle il me voyait par rapport à la géographie et par quelques fables bien arrangées, m'inspirer assez de crainte pour m'ôter toute envie de m'évader.

Sur le moment donc, je n'éprouvai que la satisfaction d'avoir trouvé un gîte et après avoir secondé de mon mieux le berger, je gagnai ma couche où je m'endormis presque aussitôt. Au point du jour je fus réveillé par les appels de mon hôte.

- Allons, le petit Suisse ! assez dormi comme ça.

Nous partîmes à la recherche du bétail qui se tenait, la nuit, dans le haut du pâturage à l'abri des grands sapins. Après la traite, nous partîmes pour le chantier qui n'était qu'à quelques jets de pierre.

Le berger-bûcheron abattait les sapins et les débitait en bûche d'une aune environ. Il m'apprit à ébrancher les sapins et à tirer la scie en cadence, ce qui était pour lui une aide appréciable. Nous portions les bûches dans les endroits propices où le berger les formait en tas qu'il appelait des *cordes* et qui sont connus chez nous sous le nom de *moules*.

Puis nous reprenions les branches qu'au moyen d'un *viaoûdze* (une serpe), nous débarrassions de leur *daî*. Pendant que de sa hache le berger abattait de nouveaux sapins, je devais former des fascines avec les branches et les porter au chalet.

Pendant ce premier jour j'achevai de faire connaissance avec le chien qui s'appelait Miraud. Le matin du second jour, comme je jouais avec lui entre deux voyages de branches, il aboya soudain joyeusement et partit à la rencontre d'une femme qui descendait de la forêt. Elle était encore jeune et vêtue pauvrement. Son air doux et tranquille me redonna aussitôt confiance. C'était la Philomène, la femme du berger. Elle me regarda un peu étonnée et me demanda :

- Tu es ici avec le Cyrille ?
- Avec qui ? répondis-je, car je ne savais pas le nom du berger. – Il est vrai que lui-même ne me demanda jamais le mien –. Mais je le compris aussitôt et lui dis :
- Il est là-bas, j'irai le chercher.

Alors elle posa un sac assez lourd qu'elle portait et elle s'assit sur une des billes qui, devant le chalet, servaient de sièges.

Je courus jusqu'au chantier et je criai :

- Cyrille ! Il y a votre femme qui est au chalet.

Il parut mécontent d'être appelé par son nom et répondit :

- Bon ! je vois qu'elle a déjà mené sa langue.

Il descendit avec moi. C'est à peine s'ils se saluèrent et bien que leur patois me fut peu intelligible, je compris cependant qu'il lui faisait des reproches. Dissimulé et rapace comme il était, il n'entrait pas dans son plan que je fusse informé de trop de choses.

Je compris aussi qu'ils parlaient de moi. La femme posait des questions qui embarrassaient parfois son homme et tout en ce faisant elle me regardait d'un air triste. Puis elle s'occupa de mettre de l'ordre dans la cuisine et nous remontâmes sur le chantier.

Je liai une nouvelle fascine. J'y mis plus de temps cette fois, car mon esprit travaillait. La vue de cette femme, son regard caressant, éveillaient en moi des pensées. Par elle, je pourrais peut-être savoir des choses que, je le voyais maintenant, le berger voulait me cacher. Je me chargeai de ma fascine et vins la déposer sous l'avant-toit. Puis je glissai un regard dans la cuisine. La femme continuait son travail et ne parut pas me voir. Elle avait vidé son sac qui contenait des miches de pain d'orge et des boulons qu'elle rangeait dans un placard. J'allai chercher une seconde charge et, après l'avoir mise avec les autres, je fis mine de me reposer en m'appuyant contre la porte où je me balançais, cherchant une entrée en matière :

- Vous devriez rester avec nous, lui dis-je. Il ferait bien plus beau.

Elle me dit de son air triste :

- Tu serais content que je reste avec vous ?

- Oh ! oui, lui dis-je, vous seriez comme une maman.

Elle parut touchée et répondit :

- Je ne peux pas, j'ai mon ouvrage à Belle-fontaine. Puis aussitôt, craignant d'en avoir trop dit, elle se remit à son travail et moi, tout songeur, je remontai près du Cyrille.

Je ne fis pas d'autre voyage au chalet ce jour-là, car, méfiant, le berger me fit porter des billes.

Plus tard, la Philomène vint sur le chantier. Elle échangea encore quelques propos avec son homme, puis elle partit, remontant le chemin par où elle était venue, c'est-à-dire du côté où je croyais que devait être mon pays. Je l'observai sans en avoir l'air et je la vis bientôt disparaître sous les arbres. Je réfléchis un moment, puis, m'adressant au berger :

- Dites, Cyrille, elle s'en retourne à Belle-

fontaine ?

- Ben, ma foué ! il paraît.
- Alors pourquoi s'en va-t-elle par là ?
- Ben, manière d'parler, c'est que c'est par là

qu'elle a affaire.

C'est tout ce que j'en pus tirer.

Je continuai à brasser ces nouvelles idées qui, au lieu de m'éclairer, augmentaient le désordre de mon esprit.

Il est possible, après tout, me disais-je, que ce chemin mène à Bellefontaine, mais je ne comprends pas, tout ce pays me paraît à l'envers.

Je savais maintenant que nous étions en Bourgogne et, comme le soleil se levait toujours pour moi à rebours, j'en vins à penser qu'ils avaient un autre soleil, comme ils avaient un autre langage et, je le savais, une autre religion. Le troisième jour, je dus aller tout seul rassembler le bétail et puiser l'eau à la citerne. Il en fut de même les jours suivants. Je le faisais de bon cœur, car Cyrille souffrait de sa jambe qui l'empêchait de dormir et le faisait boiter. Le temps se maintenait invariablement beau. C'était donc plein de courage que je rassemblais mon troupeau, ce qui demandait un certain temps pendant lequel le soleil montait à la cime des arbres et se montrait bientôt dans tout son éclat. C'est la vue de ce spectacle renouvelé chaque matin qui, peu à peu et sans que j'y fusse pour rien, provoqua en moi un travail qui me rapprocha de la réalité. Je ne voyais plus, comme aux premiers jours, le pâturage invariablement tourné vers la Bourgogne. Il m'arrivait, sans le vouloir, de le voir différemment, mais je m'efforçais bien vite de chasser cette idée, la prenant pour une nouvelle preuve du désarroi de ma *senède*.

Cyrille se montrait assez causeur. Manifestement la solitude lui pesait et il appréciait ma compagnie. Je profitai de ces dispositions pour lui poser quelques questions insidieuses, et quoiqu'il fut toujours sur ses gardes, mon esprit, éveillé par mon malheur, trouvait parfois dans ses réponses quelque matière à réflexion.

- Alors, dites, Cyrille, il faudra bientôt voir pour me ramener chez nous. Si mes parents savaient que vous me gardez ici, ils ne seraient pas contents.

- Ben, ma foué, s'ils se languissent de toué, ils doivent venir te chercher. S'ils s'en étaient occupés, on les aurait sûrement vus par ici.

Je n'eus aucun soupçon, heureusement, de ce que cachait l'espèce de sourire dont il marqua cette réflexion.

- Quant à moué, poursuivit-il, manière d'parler, mais avec ma jambe, je ne peux pas bouger d'ici pour le moment.

- Alors votre femme est allée à Bellefontaine ?

- Bien sûr.

- Et elle passe, pour y aller, par le haut de la pâture ?

- Ben, censément, oui !
- Mais, c'est aussi par là qu'il faudrait passer pour aller chez nous ?
- Ben, ma foué ! je pense.
- Et par là, en bas, pourrait-on y aller ?
- Par en bas, s'écria-t-il, ben, je te conseille pas d'y aller vouer ! Il y a les *Crassets* par en bas, comprends-tu bien, mon garçon, les *Crassets* !

- Non, fis-je, impressionné, qu'est-ce que c'est ?

- Ben, ma foué, mon garçon, manière d'parler, c'est comme qui dirait le pays du diable. Des roches, encore des roches qui montent sur les autres. Et des trous où l'on se casse les membres. Pas de chemin, là dedans, mais toutes sortes de bêtes de l'enfer. Des araignées grandes comme la main et des serpents en veux-tu n'en voici. Des hiboux qui vous crèvent les yeux, des chats sauvages et même, censément, des loups. N'essaye pas, mon garçon, d'aller te fourrer là dedans, jamais tu n'en ressortirais.

J'allai me coucher sur mon soleret, fort impressionné de ce que je venais d'entendre. Je fus longtemps à m'endormir et je rêvai toute la nuit d'araignées et de hiboux.

Nous eûmes là-dessus quelques jours de pluie qui rendirent plus lourde la peine qui m'oppressait. J'aidais un peu le berger dans la fabrication du fromage de Morbier et j'en apprenais les secrets. Puis, entre deux averses, nous allions chercher quelques charges de branches et nous nous installions dans la cuisine pour les préparer.

Au moyen d'un couteau spécial j'en enlevais l'écorce et je les passais à Cyrille qui, sur une espèce de banc d'âne, les façonnait en cercles pour la boissellerie.

Les jours s'écoulaient longs et tristes. Puis le soleil revint, ramenant un peu de joie et nous reprîmes le chemin du chantier.

Alors, un jour que je venais de déposer mon fagot, je vis dans le bas de la pâture un homme qui montait vers le chalet. Aussitôt mon esprit en éveil me fit entrevoir du nouveau. J'attendis que l'homme se fut approché pour le saluer.

- Bonjour, me dit-il. Et Cyrille, il n'est pas là ?

- Il est là-haut, lui répondis-je.
- Alors, pendant que je souffle un peu, va lui dire de descendre. C'est Crestin-Guinche, du Bois-d'Amont.

J'avais une question qui me brûlait la langue. Je ne pus m'empêcher de la poser :

- Vous êtes venu par ici ?
- Ma foi, bien sûr, pourquoi ?
- Alors, vous avez traversé les *Crassets* ?

- Des Crassets, il y en a partout. Bien sûr, j'en ai passé quelques-uns. Allons, file, mon garçon, et fais ma commission. Tout en allant m'en acquitter, je retombai dans mes réflexions.

- C'est sûrement le marchand du Bois-d'Amont, me dis-je. Et il est venu par là. Et il n'a pas l'air d'avoir vu des bêtes ! Je continuai d'apporter mes fascines. Cyrille et le marchand discutaient sous l'avant-toi. Le marchand avait une gourde à laquelle ils buvaient tour à tour. Puis, enfin, ils montèrent sur le chantier. Quant à moi, j'avais mon idée.

Je m'arrangeai d'avoir toujours une fascine de prête, et au moment où le marchand nous quitta, je partis aussi avec ma charge. Puis, l'ayant déposée, je continuai à descendre à sa suite sans qu'il s'en aperçut. Alors, d'un bouquet de bois à l'autre, je le suivis, le cœur battant, beaucoup plus loin que je n'étais jamais allé.

Nous traversâmes un bois assez large après lequel je vis une étendue de rocailles grises où le gazon faisait complètement défaut :

- Les Crassets ! me pensai-je avec un frisson dans le dos.

Je continuai pourtant à m'avancer en suivant le marchand qui s'était engagé dans ces bancs de pierre et les traversait sans paraître en être incommodé.

Je m'y hasardai à mon tour lorsqu'il se fut un peu éloigné en me dissimulant derrière les rocs et quelques maigres sapins.

Je ne fus pas impressionné par l'aspect de ces lieux déserts. C'étaient en somme des *lliâpes* comme j'en avais vu sur d'autres montagnes, et même sur notre pièce, derrière les Grand'Roches. Je me dis : - Il n'est pas possible que ce soit cela, les Crassets, ils sont sans doute plus loin. Et j'avançai encore jusqu'à ce que je vis la fin de ces rocailles et un rideau de sapins chétifs qui les bordait en dessous.

Alors je n'eus qu'une idée : voir ce qu'il y avait au-delà de ces sapins.

Je repris donc ma course à travers ce bois et de l'autre côté je vis de nouvelles *lliâpes* légèrement recouvertes de gazon qui s'étendaient au loin. Au milieu de cette solitude paissaient quelques chèvres et je vis le marchand qui, tranquillement, poursuivait son chemin. Mais le soleil s'inclinait déjà sur la forêt. Je fis demi-tour et regagnai au plus vite le chalet.

- D'où sors-tu comme ça, me demanda le Cyrille ?

- Oh ! de pas bien loin, j'ai été faire un tour.

Il eut un regard méfiant, mais, dédaignant de dire un mensonge, je ne répondis rien aux autres questions qu'il me fit.

J'avais alors dans la tête un bouillonnement qui me faisait mal et il me tardait d'être seul pour tenter d'y voir un peu clair. Cyrille n'était pas content. Il avait ramassé tout seul le bétail et s'était mis à traire. Je repris mes fonctions qui consistaient, matin et soir, à faire du feu au foyer et y placer la marmite à trois pieds dans laquelle je chauffais le lait de notre repas. Puis, à l'appel de Cyrille, je prenais un seau de bois dans lequel il versait le contenu de son seillon quand il

était rempli et je le transportais dans la chambre du lait. Il n'y eut pas, ce soir là, de longue causerie. Je me retirai de bonne heure sous mon apprentis où je pus réfléchir à l'aise sur les événements de la journée.

Ainsi les Crassets et leurs bêtes horribles n'étaient qu'une invention de Cyrille pour m'effrayer. Il y avait, au-delà de ces roches, un bon sentier que suivait Crestin-Guinche pour retourner au Bois-d'Amont.

Est-il possible que ce fut ce côté qu'il fallait prendre pour m'en aller ?

Mon esprit troublé ne pouvait encore comprendre cela.

- Mais alors, si le Bois-d'Amont était là-bas, le soleil se levait donc comme chez nous ! ? Et ce fut pour moi une révélation.

En fermant les yeux, je vis les choses comme elles devaient être : le soleil se levant sur la montagne, la vallée où était le Bois-d'Amont, puis les Iliâpes et notre pâturage qui s'inclinait doucement de leur côté.

Je pris alors la ferme décision de préparer ma fuite. Le temps s'était remis au beau. Il y avait, au haut de la pâture, un grand sapin branchu du genre que l'on appelle assote. J'y montera demain matin et de son sommet je verrais se lever le soleil.

Peut-être alors les derniers doutes qui m'oppressaient se dissiperaient-ils.

Je me réveillai au point du jour et j'étais déjà debout avant l'appel de Cyrille. Je gravis la pente du pâturage. J'attendis au pied du sapin la lueur de l'aurore et, quand elle parut dans le ciel, je me hissai dans les branches et commençai mon ascension. Occupé seulement de placer mes pieds aux bons endroits, je montais, je montais et alors, arrivé près de la cime, je tournai mes regards du côté du soleil.

Son globe rouge se levait sur une montagne qui restait encore un peu obscure mais plus loin, là-bas, je vis, dans un ravissement que je ne saurais décrire, les cinq sommets du Mont-tendre tels que je les voyais si souvent du haut de notre Côte.

A cette vue je faillis me laisser choir. Je dus fermer les yeux et rester immobile, mettant toute ma volonté à vaincre mon vertige et à tenir mes mains bien fermées autour de la branche qui me soutenait. Puis je regardai à nouveau. La vision se faisait plus distincte. Oui ! c'était le Mont-tendre ! Et plus près les Chaumilles et les chalets que je connaissais si bien. Ils étaient là, tous, bien à leur place, les Mollards, le Cerney, le Milieu et, presque en face de moi, la plaine des Grands-Plats, dont je voyais le troupeau que, sans doute, les fruitiers rassemblaient.

Je revoyais enfin mon pays ! C'était là, dans ce creux que je descendrais pour retrouver ma maison et mes bons parents et mes petits amis. Ah ! qu'ils seraient contents, eux qui me croyaient sans doute perdu pour toujours.

Je rassemblai mon sang-froid pour opérer ma descente qui, comme on sait, est plus périlleuse que la montée. Je réunis en hâte mon troupeau. Dès lors ma résolution était prise.

Entre-temps Cyrille s'était levé. Nous attachâmes le bétail et la traite commença. Mais, tout en vaquant à mon travail, je trouvai le temps de préparer mon sac de toile et d'y glisser un bon morceau de pain.

J'attendis encore un appel de Cyrille et lui présentai le seau de bois. Après l'avoir versé dans le chaudron, je le posai doucement à terre, je sortis sans bruit de la cuisine et je partis de toute la vitesse de mes jambes. J'atteignis sans encombre le bas de la pâture. Je traversai les bois qui la bordaient et me trouvai bientôt en face des Crassets. Ils ne me paraissaient pas plus dangereux que la veille. – Peut-être aussi que les serpents n'étaient pas encore réveillés. – Je les franchis rapidement ainsi que le rideau de sapins et m'engageai délibérément dans les lliâpes où passait le sentier sur lequel j'avais vu le marchand.

Je vis bientôt de petits chalets de bois où je ne m'arrêtai pas. Le chemin descendait toujours, parfois insensiblement, parfois en chutes subites. Je traversai des clairières, des jorattes. Je trouvai d'autres petits chalets auprès desquels il y avait un homme. Je pressai le pas tant je craignais d'être arrêté dans ma fuite. Le chemin était à présent mieux tracé. Il descendait encore puis il se mit à remonter et j'atteignis une crête où j'éprouvai un saisissement : j'avais devant moi, tout près me semblait-il, la montagne que j'appelais de mes vœux. La montagne que, depuis ma naissance, j'avais eue devant les yeux. La Côte du Carroz, celle de la Burtignière et plus loin, je devinais celle du Bas-du-Chenit. A cette vue je ne pus retenir mes larmes. J'étais sorti pour toujours de ce pays maudit. Mon épreuve s'achevait ici, au haut de cette crête, car je n'avais maintenant plus qu'à descendre. Là, tout près, était la Roche Bresenche ; je ne la voyais pas, mais je le savais.

Le chemin descendait de nouveau, puis, après une légère montée, il plongeait brusquement dans la dernière descente.

Je m'assis sur une pierre pour savourer ma joie et alors, rassuré sur mon sort, je sentis que je mourais de faim. Je mangeai mon pain en pensant à Cyrille qui, là-bas, au chalet, devait être bien ennuyé. Puis, m'étant remis en marche, je m'engageai bientôt dans les lacets de la Grand'Roche. Après en avoir franchi le pied par la Combe de la Verrière et le chemin de Praz-Rodet, j'atteignis dans une sorte de rêve, les champs du Bas-du-Chenit.

Il pouvait être huit heures du matin. De tous côtés on voyait des gens occupés à faucher et épancher le foin. Plusieurs me regardaient mais avaient peine à me reconnaître dans le garçon noir et débraillé que j'étais devenu.

Soudain j'entendis la voix de Danion :

- C'est Pierroton ! Pierroton est retrouvé !

Et, lâchant sa fourche, il courut à ma rencontre bientôt suivi de Nanette. Il se jeta sur moi, me serrant par le cou, pendant que Nanette s'emparait de mon bras qu'elle ne lâcha plus. D'autres enfants accouraient. Je les connaissais tous. Ah ! que j'étais content ! Des voisins, des voisines, m'entourèrent bientôt, manifestant leur joie de me voir revenu. Voici notre maison et, près de la fontaine, l'oncle Abram avec ses faucheurs. Il lève la tête, il voit notre

rassemblement. Il pose son outil et accourt à grandes enjambées. Je suis bientôt dans ses bras.

- Mon pauvre petit, au monde ! d'où viens-tu ?
- Je ne sais pas, disais-je, je vous dirai...

Me voici dans notre cuisine. La tante Marion me presse sur son sein. Mes bons parents ! comme ils m'aiment, quand même ! Je vois sur leurs visages les traces de leur chagrin. Ils me pressent de leurs questions auxquelles je réponds de mon mieux. Leur joie, leur indignation se manifestent tour à tour et la tante Fanchette s'écrie :

- Hélà ! été pouÿssibliou ! çai que lou bon dieu est bon !

Des voisins toujours plus nombreux remplissaient la cuisine et pour eux je devais sans cesse recommencer mes récits. Puis on me fit mettre à table. Du lait, du fromage , du bon pain noir, ah ! qu'il fait bon chez nous !

Quand je me fus bien régalé, ma tante Marion prit un baquet, du savon et se mit à me nettoyer. Car j'étais horriblement sale. Quand je fus bien débarbouillé et qu'on m'eut passé une chemise propre, on put voir que, bien qu'un peu amaigri, j'avais encore bonne figure. Je n'étais nullement fatigué. Je réclamai ma fourche et rejoignis au Champ de la Fontaine les faucheurs de l'oncle Abram qu'il me tardait de connaître.

D'un champ à l'autre la nouvelle s'était répandue et toute la contrée apprit bientôt mon retour.

Mais le temps pressait et nous fûmes repris par le souci de soigner et rentrer notre foin.

Le soir, après souper, avec quelques voisins, nous reprîmes notre entretien et c'est alors que mes parents me peignirent leur désespoir, le soir de mon départ, en ne me voyant pas revenir. Vers les dix heures, n'y tenant plus, l'oncle Abram s'achemina à ma rencontre avec quelques voisins qui portaient des lanternes. Ils montèrent jusqu'aux Grands-Crêts où les Renaud, réveillés par eux, apprirent la triste nouvelle.

Les jours suivants on continua de battre les bois, mais la fenaison réclamait tous les bras, on dut interrompre les recherches jusqu'au dimanche où cinquante jeunes gens battirent en vain les fourrés du Risoud.

Puis, venant on ne sait d'où, le bruit courut qu'un enfant avait été recueilli quelque part derrière le Risoud. Cette nouvelle, quoique fausse, vint tranquilliser un peu la maison.

J'ignorais le nom du chalet de Cyrille, mais par mes explications, le forestier Daniel compris que c'était le chalet Mayet au sommet du Risoud de Bourgogne.

Et c'est alors qu'il me dit une chose qui me causa une grosse émotion :

Domaine et Jean Renaud, quittant un jour leur charbonnière, avaient parcouru toute la partie de la forêt dans laquelle j'avais erré.

Ils s'étaient avancés jusqu'au chantier de Cyrille, mais ma mauvaise fortune voulut qu'en ce moment il s'y trouva seul, occupé que j'étais sans doute à ramasser le bétail ou à puiser l'eau.

Aux questions de Renaud sur un enfant qui s'était égaré, il répondit qu'il n'avait rien vu, ni rien entendu dire.

Je compris alors la cause du mauvais sourire qui, certain soir, fit grimacer la face du berger.

Mon ami Jean avait donc passé tout près de moi et je n'en avais rien su.

L'indignation fut alors à son comble et l'on ne ménagea pas les malédictions à l'adresse de Cyrille dont ce soir-là les oreilles durent sonner.

Nous étions un samedi, ce que j'ignorais absolument, ayant perdu là-haut toute notion du temps. Il me semblait y avoir passé tout un mois, alors que mon absence se réduisait à douze jours.

Une grande battue était prévue pour le lendemain. On n'eut pas besoin de la décommander, la nouvelle de mon retour s'étant répandue partout.

Après un sommeil sans rêves, je me levai de bon matin et je me rendis, avec on oncle Abram, au prêche du Sentier où, du haut de la chaire, Monsieur le Ministre Malherbe rendit grâce à Dieu de mon heureux retour.

Notes finales :

Paul-Auguste Golay est décédé en 1937 à l'âge de 64 ans. On connaît de lui, outre divers textes, tous excellents, parus dans la FAVJ et réédités aux Editions le Pèlerin en plusieurs brochures, son remarquable historique sur le « Passé des Piguet-Dessous ». On le retrouvera de même en reprint aux éditions précitées.

Paul-Auguste Golay avait aussi fasciné Donald Aubert de Derrière-la-Côte, grand collectionneur de pièces combières sous l'éternel. Il avait été en particulier retenu par les aventures de Pierroton Maréchaux qu'il avait pu photocopier de la FAVJ. De cette première copie il en avait certainement tiré de nombreuses autres avec lesquelles il composait de jolis petits livres qui lui permettaient de se livrer avec succès à une fructueuse politique d'échanges. Un de ces petits recueils figure dans notre collection. Composé avec amour, numéro des pages écrit à la main au haut de chaque page, reliure de qualité faite par un professionnel, carton pour contenir l'ouvrage, il s'agit-là d'un travail qui étonne encore aujourd'hui et qui a fort contribué, reconnaissons-le, à la naissance des Editions le Pèlerin. Notre dette de reconnaissance envers Donald Aubert est immense.

Cette brochure éditée en automne 2004 aux Charbonnières. Tirage de 20 exemplaires.